

HAMLET

Être ou ne pas être, c'est la question.
Est-il plus digne pour l'esprit de souffrir
les coups et les flèches d'un destin humiliant
ou de s'armer contre une mer déchaînée
et, en l'affrontant, d'en finir. Mourir. Dormir...
Rien de plus. Et dire qu'en s'endormant on en termine
avec la nausée et les mille tortures naturelles
dont la chair est l'héritière : c'est un accomplissement
à désirer avec ferveur... Mourir. Dormir...
Dormir. Peut-être rêver... Oui. C'est le problème.
Car du sommeil de la mort les rêves qui peuvent surgir,
quand nous sommes débarrassés de cette enveloppe mortelle,
nous forcent à réfléchir. C'est cette perspective
qui offre aux calamités une si longue vie.
Car qui supporterait les gifles et les insultes du temps,
la brutalité de l'opresseur, l'arrogance du vaniteux,
les souffrances de l'amour dédaigné, la justice toujours différée,
l'insolence des gens de pouvoir, et les mépris
que l'homme de mérite doit subir patiemment des plus indignes,
quand il peut en être quitte de lui-même
d'une simple lame de couteau. Qui porterait des fardeaux
pour grogner et suer sous le poids de la vie
si la terreur de ce qu'il y a après la mort
(ce territoire inexploré dont aucun voyageur
ne repasse la frontière) n'effritait la volonté,
nous faisant préférer endurer les malheurs que nous avons
plutôt que de voler vers ceux que nous ignorons.
Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches...
Et ainsi la volonté, perdant sa fraîche couleur d'origine,
se couvre de la teinte malade de la méditation,
et les entreprises les plus cruciales, de la plus grande nécessité,
à cause de cette vision s'éloignent de leur cours
et perdent jusqu'au nom d'actions.



William Shakespeare, Hamlet,
traduction Pascal Collin, éditions théâtrales